

Baptiste MORIZOT, *Raviver les braises du vivant. Un front commun*

Arles, Actes Sud/Wildproject, 2020, 208 pages

Hugo Mazzero



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/26102>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.26102](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.26102)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2021

Pagination : 483-486

ISBN : 978-2-8143-0619-6

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Hugo Mazzero, « Baptiste MORIZOT, *Raviver les braises du vivant. Un front commun* », *Questions de communication* [En ligne], 39 | 2021, mis en ligne le 10 décembre 2021, consulté le 24 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/26102> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.26102>



On peut lire tout en haut de la liste une invitation à « refuser de considérer le visiteur comme un client à qui l'on vend quelque chose », mais aussi à « se souvenir que le visiteur a aussi un corps », puis toujours à « se souvenir du sens politique de cette institution, de son rôle social pluriel » (p. 139). La force poétique est aussi présente dans le texte de Yaël Uzan-Holveck et Laurent Wajnberg, qui interrogent ensemble la remémoration par le texte de leur visite d'un lieu mémoriel dont ils ont été visiteurs, puis deux fois scripteurs (un livre en 2003 *Un dimanche à Auschwitz*, puis l'article du présent ouvrage) et orateurs (participation à la rencontre Musées Recherche de 2018). Ce travail sur la matérialité de leur souvenir, sur les formes que prend la trace de leur désir de mémoire et d'histoire, les transforme. Ils accèdent à différentes positions dont celles « d'auteurs et témoins judicieux d'une part de l'expérience du lieu » (p. 167).

C'est également une trajectoire entre différentes positions vis-à-vis de leur objet de recherche que Sophie Corbillé et Emmanuelle Fantin décrivent dans leur texte. Le malaise vécu pendant le salon *Animal Expo*, au Parc floral du bois de Vincennes, est lié aux figures et places de publics qui semblent assignées par cette manifestation. La marchandisation des animaux et leurs conditions d'exposition renvoient à une fièvre consommatoire et supposent un public qui participe à l'objectivation de ces vivants-animaux. Or, en resserrant la focale de leur observation, les deux auteures montrent que les interactions entre les vendeurs, les animaux, les publics et les professionnels présents dans le salon révèlent une grande attention aux animaux portée en commun par tous les participants. Ce qui est au cœur des préoccupations de ces publics qui sont en fait des amis, des passionnés, des protecteurs, est bien une préoccupation pour les animaux (le récit du soin à apporter aux animaux, la description de leur singularité, de leur sensibilité, les discours sur l'éducation des animaux). Pris entre logique de marché et espace d'expression possible de son affection pour les animaux, cet exemple rend instable les figures de publics.

En définitive, *Le souci du public* est une contribution majeure à la connaissance sur les publics dans le champ culturel. La polyphonie interdisciplinaire et intersectorielle (les champs des musées, des bibliothèques, du tourisme, des salons animaliers, des lieux mémoriels) laisse la place à un profond dialogue qui converge sur les éthiques professionnelles partagées et sur une attention à la dimension très située des rôles

de publics et de ce qu'ils permettent (réinvestir son quartier, créer un récit, entrer en dignité, etc.).

Camille Jutant

Université Lumière Lyon 2, Elico, F-69365 Lyon, France
camille.jutant[at]univ-lyon2.fr

Baptiste MORIZOT, Raviver les braises du vivant. Un front commun

Arles, Actes Sud/Wildproject, 2020, 208 pages

Dans ce livre, le philosophe Baptiste Morizot poursuit sa réflexion entamée dans ses ouvrages précédents pour penser les rapports entre les sociétés humaines et le monde vivant. Il s'intéresse plus en détail ici à la question de la protection de la nature en proposant au lecteur un certain nombre de pistes de réflexion pour en repenser les conceptions et les pratiques. Nous tenons à préciser d'emblée que ce n'est pas en tant que philosophe que nous apprécions la portée de l'ouvrage, mais plutôt comme géographe, dont les recherches portent sur les questions environnementales et sur la conservation de la nature, ce qui rejoint donc le sujet du livre. Dès la courte introduction l'auteur donne le ton en écrivant : « Que devient protéger la nature, quand on aura saisi que la nature était une invention dualiste qui a contribué à la destruction de nos milieux de vie, et que protéger était une conception paternaliste de nos rapports au vivant ? » (p. 11). La critique se fonde donc sur deux points centraux. Sur l'emploi du verbe « protéger » d'une part, qui révèle selon B. Morizot une vision faussée, surplombante et hiérarchique des humains envers le monde vivant qui les environne. Sur l'usage même du mot « nature » d'autre part, accusé d'instaurer une mise à distance, voire une opposition injustifiée des sociétés et des productions humaines envers le reste du vivant. Dans la lignée d'auteurs comme Bruno Latour ou Philippe Descola, B. Morizot reprend ainsi à son compte une critique forte du dualisme et de la modernité. Puis, à travers le cas de la protection de la nature, il tente dans cet ouvrage d'expliquer en quoi ces visions modernes et occidentales du monde posent problème et sont difficilement compatibles avec les enjeux liés à la biodiversité et à l'environnement.

Se refusant donc à employer l'expression de protection de la nature, le philosophe préfère parler de défense du monde vivant. Il précise sa pensée en ces termes : « Il s'agit de changer d'imaginaire conceptuel : protéger la nature, ce n'est pas prendre en charge de manière surplombante une altérité, un dehors pensé comme temple vulnérable, passif, impuissant, c'est aviver les

braises d'un feu multiforme, qui nous constitue, dont nous sommes un visage, et qui se construit et se reconstruit sans cesse par ses puissances propres, et ce faisant nous abrite et nous donne la vie » (p. 56-57). On voit dans cette citation apparaître la métaphore du feu que l'auteur mobilise à de nombreuses reprises et qui se retrouve dans le titre du livre. B. Morizot nous invite en effet à considérer le vivant sur Terre non pas comme un ensemble fragile, incapable de se défendre, mais plutôt comme un feu puissant dont nous sommes nous-mêmes issus, et qui a largement précédé notre apparition en tant qu'espèce. C'est là un point important dans l'argumentaire de l'auteur : la considération à apporter au temps long pour penser le vivant, et notre place en son sein.

Pour appuyer ses propos, l'auteur propose un livre foisonnant d'idées, écrit dans un style aussi clair qu'agréable à lire. L'ouvrage se découpe en quatre parties de taille inégale, elles-mêmes subdivisées en sous-parties. La première partie est consacrée à la notion de libre évolution sur laquelle nous reviendrons plus loin. La deuxième porte sur l'importance de repenser le vivant, à l'aune de cette analogie avec le feu. La troisième, plus longue que les autres, revient sur les difficultés posées par le dualisme, et sur la nécessité de déconstruire tout un ensemble de termes et de concepts afin de mieux penser les questions liées à l'environnement et au vivant. Enfin, la dernière partie poursuit cette critique du dualisme, et s'attarde plus précisément sur les tensions entre monde paysan et acteurs de la défense du vivant, tout en proposant des pistes d'apaisement et d'alliance, ce qui fait écho au sous-titre du livre, *Un front commun*.

Nous commencerons par évoquer une des idées centrales du livre, celle de la libre évolution, qui consiste à « laisser le milieu se développer selon ses lois intimes, sans l'exploiter, l'aménager, ni le conduire » (p. 13). Pour B. Morizot, la libre évolution semble être la principale voie à explorer pour espérer apporter des réponses efficaces à la crise environnementale contemporaine. Il est vrai qu'une des qualités du livre est de fournir un véritable effort de conceptualisation, tout en s'appuyant sur des connaissances scientifiques variées et sur des données empiriques. Cependant, pour argumenter l'importance et l'efficacité de la libre évolution, l'auteur s'appuie essentiellement sur un seul cas d'étude : l'initiative « Vercors Vie Sauvage » portée par l'Association pour la protection des animaux sauvages (ASPAS) et Forêts sauvages depuis l'acquisition d'une forêt de 500 hectares en 2019.

Ce manque d'exemples empiriques tient bien évidemment au très faible nombre de foyers de libre évolution qui existent effectivement à l'heure actuelle, aussi bien en France qu'ailleurs dans le monde. Mais cela a pour conséquence que le seul milieu dont il est vraiment question dans le livre est celui de la forêt, qui sert d'exemple quasi systématique tout au long des chapitres. Il s'agit, de plus, d'un exemple français, qui nous semble peu à même d'être représentatif de ce qui se pratique ailleurs dans le domaine de la conservation. Cela interroge ainsi sur la prétention du livre à penser le vivant dans son ensemble et à monter en généralité. Davantage que sur les données expérimentales ou empiriques, c'est plutôt sur le plan théorique et conceptuel que l'auteur fonde son argumentation. B. Morizot puise également dans des travaux issus de la biologie de la conservation ou l'agroforesterie pour défendre la pertinence écologique et philosophique de la libre évolution.

Un des objectifs principaux de l'ouvrage est de défendre ce modèle de libre évolution, qui demeure encore très marginal. Cela revient pour son auteur à lui donner un plus large écho, mais aussi à en expliquer les vertus et à le rendre désirable au plus grand nombre. Pour ce faire, il s'attache à identifier les éléments langagiers ou encore idéologiques qui font obstacles à la compréhension et à l'adhésion de ce modèle. Parmi ces obstacles, il mentionne par exemple le mythe de *l'improvement*, qui se traduit par l'idée que « l'action humaine est nécessaire pour accomplir, améliorer et enfin valoriser une nature sauvage qui sans cela serait déficiente » (p. 71). Cela se traduit en pratique dans une large part du secteur de la conservation qui est obnubilée par la foi aveugle dans la nécessité d'aménager, même quand cela se fait au détriment des objectifs écologiques visés. Un autre obstacle mentionné est celui de la *cheapisation* du vivant défini comme un processus qui dévalue ontologiquement le vivant, le dépolitise et le convertit en matière première bon marché. Ce serait ce processus qui conduit les sociétés à concevoir la nature sous un prisme utilitariste, et à la considérer essentiellement en tant que ressources naturelles, et plus récemment comme un ensemble de biens et services écosystémiques. Beaucoup de termes anglophones donc qui tentent de décrire et d'analyser les représentations contemporaines envers la nature et le vivant, et que l'auteur considère comme des héritages néfastes qui participent directement à la crise écologique actuelle.

Le philosophe mène aussi un minutieux travail de déconstruction par rapport à des expressions

populaires qui sont autant d'indices, plus ou moins indirects, des représentations de la nature, qu'il entend combattre. Sans en faire une liste exhaustive, nous pouvons évoquer l'image du vivant vu comme une cathédrale en flammes, que B. Morizot révoque à juste titre. Il n'est pas en effet pertinent de comparer le vivant à une construction humaine, et encore moins de le considérer en danger de flammes dans l'attente passive d'un pompier salvateur, un rôle que seul l'humain pourrait endosser. Le philosophe invite justement à prendre cette image à contre-pied et à considérer le vivant lui-même comme un feu qui pourrait menacer de s'éteindre. Dans cette perspective, ce n'est donc plus de pompier dont on aurait besoin, mais de combustibles pour raviver les braises. Autre image que l'auteur s'attache à déconstruire : celle d'une nature mise sous cloche, qui renvoie dans l'imaginaire à la fixité, mais aussi à une spoliation, autrement dit, à des terres – notamment agricoles ou forestières – non exploitées, donc perdues. Ce dernier point est particulièrement complexe et mérite que l'on s'y attarde davantage. Même si le philosophe défend que le modèle de libre évolution ne correspond en rien à cette mise sous cloche de la nature, il n'en reste pas moins vrai qu'à l'échelle mondiale, la conservation génère souvent des inégalités, en privant de nombreuses personnes d'accéder à des terres dont elles pourraient tirer un revenu pour vivre plus décemment. C'est ce que des historiens de la conservation de la nature nomment le modèle de conservation forteresse, qui prévalait notamment dans les premières formes d'aires protégées et qui se pratique encore aujourd'hui. La conservation forteresse revient à protéger la nature au détriment des humains, du moins ceux qui vivent à proximité de la zone concernée, en les forçant à quitter les lieux et à céder leurs terres, parfois avec une grande violence. On comprend bien, à la lecture du livre, que le modèle de libre évolution ne promeut pas ce genre de pratiques et se veut, au contraire, une piste d'apaisement et de réconciliation. La frontière qui sépare ce modèle et celui de la conservation forteresse nous paraît cependant mince et facile à franchir, et nous avons un peu regretté le manque de réflexivité sur ce point précis. Il nous semble en tout cas que le modèle de libre évolution est plus difficilement défendable dans des contextes où sévit la pauvreté. Ou alors, il faudrait au préalable que certaines conditions de justice sociale soient acquises. Pour en revenir à la déconstruction, B. Morizot entreprend ce travail sur d'autres idées ou expressions et cela nous paraît une démarche tout à fait saine et instructive. Cela invite à la réflexion sur l'usage des mots et sur la manière

dont ils déterminent nos représentations. Il s'agit en l'occurrence des représentations de la nature, mais aussi de sa mise en danger et des types d'action que nous devrions entreprendre par rapport à cela, aussi bien au niveau individuel que sociétal.

Comme nous l'avons évoqué, lorsqu'il prend la défense du modèle marginal de libre évolution, l'auteur, *via* un travail de déconstruction, analyse un certain nombre d'obstacles. En faisant cela, B. Morizot passe par la critique et la dénonciation d'un paradigme et d'une idéologie prédominante qui s'accommodent très bien avec les logiques de marché et du néolibéralisme. Cette dimension politique, voire militante, du livre est très présente mais ne semble pas toujours assumée comme telle. Nous concluons sur cette particularité du livre, qui, au-delà d'être un ouvrage académique en philosophie, se fait le porte-parole d'une volonté d'action concrète. Le projet d'action est de donner leur chance aux foyers de libre évolution en mobilisant deux éléments : l'acquisition foncière par des associations à but non lucratif en guise d'outil légal, et le financement participatif afin de disposer des fonds nécessaires pour l'acquisition effective de parcelles de forêts. Cette stratégie pragmatique est exposée dès l'introduction, en partant du principe qu'il faut bien jouer avec les règles du jeu (la propriété privée, les logiques de marché) pour essayer malgré tout, de proposer autre chose. Cette portée pragmatique du livre n'est pas sans interroger sur le rôle de la recherche, et de ceux qui la font, par rapport aux enjeux de société. Il s'agit plus précisément ici des enjeux liés aux changements climatiques qui, plus que d'autres sans doute, se caractérisent par une forme d'urgence. Les changements environnementaux en cours et les impacts que cela cause sur les sociétés et les milieux renvoient en effet à un danger imminent face auquel il est, certes, nécessaire de garder un recul critique, mais vis à vis duquel il paraît absurde, au mieux étrange, de revendiquer une neutralité ou un refus d'action. Nous estimons pour notre part qu'il y a bien une responsabilité des chercheurs face à l'ampleur des changements climatiques, pour analyser les choses mais aussi pour proposer des solutions et des applications pratiques. À ce titre, ce livre de B. Morizot est tout à fait remarquable. Nous finirons en soulignant la démarche empreinte de positivité de l'auteur qui s'inscrit en faux par rapport à certains discours catastrophistes ou collapsologistes qui ont souvent voix au chapitre en matière d'écologie. Une démarche davantage positive donc, qui insiste sur la confiance envers le monde vivant, mais aussi sur l'acceptation en toute humilité que nous

n'en sommes qu'une infime partie, et que nous devons réapprendre à nous considérer comme des cohabitants de la planète Terre.

Hugo Mazzero

Université Bordeaux Montaigne, Passages, F-33600
Pessac, France
hugo.mazzero[at]u-bordeaux-montaigne.fr

Claire SÉCAIL, *Les Meetings électoraux. Scènes et coulisses de la campagne présidentielle de 2017*

Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. Espaces Politiques, 2020, 406 pages

Dans l'histoire des sociétés occidentales postmodernes, l'exercice de la démocratie conduit systématiquement les représentants élus (institués) par les partis politiques à rechercher activement les suffrages de la population locale ou nationale à l'occasion de scrutins le plus souvent extrêmement décisifs pour leur territoire ou leur formation politique et les oblige donc à (re)partir en campagne pour s'assurer d'obtenir l'adhésion de leur base militante et électorale (incluant également les sympathisants). La campagne électorale constitue un marathon pour les dignitaires politiques qui sillonnent le territoire français de bout en bout pour rencontrer leurs potentiels futurs électeurs, à l'occasion de réunions publiques de grande ampleur accueillant plusieurs milliers de curieux ou de militants dans des palais des congrès ou des salles polyvalentes. Les meetings constituent des moments stratégiques essentiels et des jalons symboliques qui rythment une aventure électorale – et c'est là ce qui en fait tout l'intérêt scientifique, alors même qu'ils sont rarement étudiés par les chercheurs en sciences humaines et sociales (histoire, sociologie, science politique, sciences de l'information et de la communication, etc.).

Fort de ce constat de carence et désireuse d'y pallier, l'historienne des médias Claire Sécail a entrepris un véritable travail ethnographique de terrain en sillonnant la France et en assistant à 26 meetings des principaux candidats à l'élection présidentielle pour donner à voir, dans une perspective toute goffmanienne, les meetings de campagne sous le double angle de la mise en scène et de l'organisation invisible de ces rassemblements populaires qui relèvent du travail symbolique effectué dans la coulisse. Organisé en deux parties constituées respectivement de deux et de quatre chapitres, cet ouvrage analyse les formes et les fonctions des réunions électorales pour mettre en perspective leurs enjeux

et leurs usages différenciés dans le cadre de l'élection majeure de notre système démocratique français.

Dans la préface (p. 11-15), l'auteure s'interroge sur la façon dont « cet outil incontournable d'un "faire campagne" [...] participe à la fabrication d'une stature présidentielle et [...] fonctionne comme un espace de socialisation entre différentes instances réunies (candidat, famille politique, militants, sympathisants, journalistes, photographes, techniciens, etc.) » (p. 11). La chercheuse au CNRS précise dès l'entame de sa préface la méthodologie hybride qu'elle a adoptée et mise en place lors de cette enquête de terrain au long cours (elle a duré au total 14 semaines) dans le cadre de cette campagne hors normes à bien des égards et la manière dont elle a recueilli les données qui ont sous-tendu l'écriture de ce nouvel ouvrage. Elle explique ainsi avoir « rempli 3 cahiers de notes, pris 1 900 photos et filmé 15 heures d'images avec [s]a caméra. À cet ensemble de données qui éclairent l'environnement des meetings s'ajoutent quatorze entretiens avec des journalistes réalisés quelques jours après les réunions publiques où [elle] les avait rencontrés, ainsi que l'analyse d'un corpus presse (*Le Figaro*, *Le Monde*, *Le Parisien*, *Libération*) paru sur la période observée » (p. 11). Claire Sécail a également pu consulter les comptes de campagne des cinq principaux candidats à la Commission nationale des comptes de campagnes et du financement des partis politiques (CNCCFP), au fur et à mesure de leur mise à disposition par l'autorité administrative indépendante à l'issue de la procédure contradictoire et de l'anonymisation des documents. Grâce à cette enquête, elle a ainsi pu bénéficier d'un matériau riche et varié pour prendre la mesure de cette campagne présidentielle inédite à bien des égards : « L'ouvrage issu de cette enquête cherche donc à restituer la matière vivante saisie durant l'observation, à mettre à jour comment, au-delà de la singularité du partage d'émotions propre à chaque rassemblement, les meetings électoraux obéissent à des phénomènes structurants et reposent en partie sur la reproduction ou la rupture avec des modèles préétablis et des logiques instituées (cultures politiques, stratégies de communication, écosystème médiatique, pratiques journalistiques) » (p. 13). Dans l'introduction (p. 17-31), C. Sécail explique fort justement que si le meeting fait florès grâce à la surface d'exposition considérable que lui offre sa médiatisation, il constitue, en tant qu'image médiatisée, une fenêtre sur les pratiques journalistiques et surtout sur les rapports complexes (parfois troubles, parfois consanguins) qui existent entre les médias et les dignitaires (partis) politiques. Ce qui a frappé l'auteure au moment de